

MARAT - ET - LES FEMMES.

Il n'est pas d'historien de la Révolution qui n'ait proposé au défilé de Marat. La "bête féroce" de l'un, "l'avorton orange" de l'autre, le "fou lucide et monstrueux" d'un troisième, toutes s'accordent à donner de l'ami du Peuple un portrait puant. Les Goncourt agravaient sa hideur par goût du recherché, par maniérisme et par une secrète affection pour les vilains masques japonais. Michelé en faisait autant par exagération romantique; Quinet et tous les historiens libéraux, amis de la bonne tenue et jamais à court de morgue, rejetaient avec un égal dégoût celui que Taine appela dégoûtamment "un crapaud féroce". Bref, Marat, de concertement universel, est un monstre. Est-ce l'histoire qui se trompe ou les cours féminins qui ont d'insupportables préférences? Mais le fait est que Marat fut éminemment un ami des femmes, et un ami payé de retour.

C'est ce que nous prouve M. Léopold Lacour dans quelques pages récentes de la "Grande Revue". M. Léopold Lacour, féministe décidé, connaît à fond quel fut le rôle des femmes durant la Révolution. Il a même écrit sur elles un petit volume où la plus belle place est donnée à cette Théogène de Mérocourt qui haïssait les robes de Baudelaire. M. Lacour nous montre une influence féminine agissant sur Marat à toutes les époques de son existence. Et il est vrai que ce déshonneur d'homme eut tant d'empire sur les femmes que c'est Charlotte Corday qui réalisa tout à fait nécessaire de purger la France de ce géant public.

Il paraît qu'il chérissait profondément sa mère, Louise Cabrol, Genevoise issue de protestants français réfugiés. Marat est un révolutionnaire archi-complet, métèque accompli, étant né d'une mère suisse et cultivé et d'un père sardes et moine défrôqué. C'est elle qui l'initia à l'athéisme et peut-être lui fit lire les œuvres de son compatriote le génial Rousseau. Jeune encore, durant sa vie d'aventures, Marat connut d'heureuses fortunes et la puissance de son prestige. "L'avorton" était pas beau, dites-vous, mais Fabre d'Églantaine, de qui l'on tient tous les détails connus sur son physique peu avantageux, ajoute à son étrange description un "taillé en force, les jambes larges, il agitait avec vigueur et grâce des bras forts et portait haute, droite et en arrière une tête puissante au front agrandi, un regard assuré d'yvon grandiose spirituels, vif, perçant, naturellement doux, même gracieux. Quant à la voix elle était mâle, sonore, d'un timbre éclatant." Avec les défauts qu'on ne peut lui enlever, le tout constituait à Marat, dit M. Léopold Lacour, un "laideur intéressante." Cela vaut mieux sans doute qu'une beauté banale.

mouchoir noué sur la tête, chemise ouverte, pantalon déboutonné sans lequel on ne le conçoit plus. Pendant un temps, pour plaire à une dame qui nous reverrons, il fut "recherché et élégant, même dans ses habits." On dit aussi de Diogène qu'il ne devint cynique que par politique et par besoin.

C'est à Londres vers 1770 que Marat eut la première passion dont l'histoire ait gardé le souvenir. Il y connut une femme exquise dont les amateurs de peinture connaissent le nom et peut-être même le visage, un peu fort, à l'allemande, mais d'une mélancolie charmante et souriante; c'est Angelica Kauffman dont le portrait fait par elle-même et répété souvent par la gravure se trouve au Musée de Berlin. Cette femme tout à fait digne d'être aimée, artiste délicate et d'une intelligence supérieure, venait de subir une épreuve extraordinaire et singulièrement pénible, et qui ne peut prêter à titre que chez Mothère et Marivaux. Elle avait épousé un certain comte de Horn dont elle découvrit, peu après son mariage, la véritable condition qui était celle d'un simple domestique. C'est Marat qui eut l'heureuse chance de la consoler de ce singulier mésaventure de l'Épiménide. Voilà une bonne fortune qui n'était à aucun regard vulgaire. Vous allez dire peut-être que Marat avait été distingué par une femme peu clairvoyante, mais enfin c'était une femme d'esprit.

Il eut l'occasion de remplir une seconde fois cette fonction de consolateur. Sept ans plus tard il rencontra la marquise de l'Angebaire, victime elle aussi de mariage. Il lui fit oublier les marquis qui l'avaient indignement traité. Bien mieux il voulut la venger à l'aide de l'arme qu'il aimait le mieux déjà : la plume. Et il écrivit un "plan de législation criminelle" presque tout consacré à la défense des femmes et à l'exécution de leurs crimes. Il s'écriait par une allusion évidente aux malheurs de son amie : "L'homme a tout l'avantage, il choisit; la femme ne peut que refuser; et combien de parents insensés sacrifiés à l'ambition du bonheur de leur fille! Guidés par une aveugle tendresse, ils l'attachent à un homme qu'elle estime et chérit pour la contraindre à se donner à un homme qu'elle méprise et déteste. Sont-ils unis? Forcés de renoncer désormais à l'objet de son cœur (sic) elle devient incapable d'en aimer un autre, et ne voit plus pour elle qu'un malheureux avenir."

C'est dans ce livre qu'éclate ce que M. Léopold Lacour appelle le féminisme de Marat. Toutes les réclamations, les vœux de "justice sociale" que font entendre aujourd'hui dans leurs journaux et leurs congrès, Madame Maria Pogron et Madame Kate Schirmacher—égalité dans le mariage, égalité dans le divorce, recherche de la paternité, travail des femmes, etc.—Marat les exprimait déjà dans son "plan de législation criminelle". Fant il s'en étonner? Homme d'impression et conduit par sa seule sensibilité, Marat lui-même, comme on l'a dit avec raison, "était femme."

Et les femmes sentaient en lui quelque chose qui les compréssait et les aimait. C'est très probablement par elle qu'il gagna dès le début de la Révolution sa popularité. Le 5 janvier 1790 il écrivait dans son journal: "Une femme à-t-elle à se plaindre d'un mari brutal? Elle presse l'ami du Peuple de demander "son divorce." Suivirent quelques histoires de nonnes dése-

reuses d'échapper au convent, de dames malheureuses en ménage, de femmes brisées, égarées, en Marat intervint non sans efficacité, pour redresser les torts faits au bon sexe. La plus étrange de ses histoires, et qui a fait couler beaucoup d'encre, était celle d'une intrigue entre Pavorton et Mlle Fleury, de la Comédie Française. M. Léopold Lacour la réduit à ses limites, qui sont des plus strictes. L'imagination des historico-romanciers avait couru sur ce chemin beaucoup plus loin qu'il ne convenait.

Avant que le "martyr" périt de la main de Charlotte Corday, il devait encore imprimer de l'amour à une femme: ce fut Simone Errard, qu'il connut au retour de sa fuite en Angleterre, et avec qui il passa ses derniers jours. Cette idylle a vu la propriété d'indiquer les écrivains révolutionnaires. Louis Blanc a dit sur cette compagne du feroce bond des faveurs bien rituelles. Leur mariage n'eût sans doute pas beaucoup plu à cette tendre mais fatiguée personne qui ne détestait pas l'odeur du sang.

Après le coup de contenu de Charlotte Corday ce furent encore des femmes qui veillèrent sur la mémoire abhorrée et maudite de Marat. Simone Errard à qui se joignit une sœur de Marat, Albertine, venue de Genève, garda jusqu'à une date avancée du dix-neuvième siècle les reliques du saint. Ainsi jusqu'au bout l'ami du Peuple fut l'ami des Femmes, distingué et l'on peut dire, malgré Corday, favorisé par elles. On s'en trouve surpris et un peu choqué. Mais cela doit-il étonner d'un sexe qui dans ce temps où s'exagéra le trouble des coeurs et des intelligences dut plus que jamais montrer son goût de l'étrange et du pervers et aussi son inaliénable sympathie à tout ce qui est faible, malsain ou malade?

LE NOUVEL AMBASSADEUR DE FRANCE AUX ETATS-UNIS

Nous avons annoncé à l'époque que M. Jusserand, repartit de son poste d'ambassadeur aux Etats-Unis, en remplacement de M. Jules M. Cambon. Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire les lignes bien flatteuses que M. Gaston Deschamps publiait récemment à Paris au sujet du nouveau représentant de la France à Washington.

M. Jusserand est entré dans la vie littéraire sous les auspices de Talde, qui lui marqua sa particulière estime en l'associant à l'édition "variété", de son "Histoire de la Littérature anglaise." C'est aux inoubliables réunions du lundi chez Talde, rue Casquette, que j'ai goûté pour la première fois le charme de sa conversation, non moins savoureuse et encore plus variée que ses écrits.

La littérature anglaise est, depuis longtemps, l'objet habituel de son étude. Tandis qu'il était conseiller de l'ambassade française à Londres, il eut le loisir non seulement de se perfectionner dans la connaissance de la langue anglaise, qu'il possède et parle à merveille, mais encore d'observer la société, les mœurs, le génie de l'Angleterre aussi bien dans la vie que dans les livres. Erudit, mais toujours prêt à sortir de son cabinet, spectateur bienveillant, mais très perspicace, des choses, des

hommes et des femmes, il s'appliqua à se divertir à regarder les fluctuations de la réalité vivante, à l'impression même à l'évolution des esprits. Dès lors il conçut le dessein d'écrire l'histoire littéraire du peuple anglais.

Tout occupé par les devoirs de sa charge et par les inévitables relations de son commerce et de ses instincts naturels sociaux, il fut obligé d'interrompre souvent, sinon d'abandonner l'exécution de son projet. Il préféra, entre temps, à sa grande œuvre par la publication d'un ouvrage sur la "Vie morale en Angleterre." Il ressuscita, d'une façon rapide et précise, toutes sortes de pauvres gens injustement oubliés: chanteurs errants, colporteurs de complaintes, dieux de bonne aventure, poètes vagabonds, romanciers forains, dramaturges ambulants, professeurs sans domicile, écoliers de l'école buissonnière, etc. etc. etc. Le livre, qui fut traduit en français, fut un succès de librairie. Les maîtres de la méthode, rigoureusement scientifique, à diriger, au clair-obscur des origines, les recherches de M. Jusserand, vous verront que le spectacle des romans de chevalerie, des "chansons de gestes" et des anciennes chroniques fut, comme on dit en anglais, une "histoire" qui circulaient. Les maîtres et les troubadours étaient des chemineaux, des chevaliers, qui allaient par monts et par vaux, de clocher en clocher, de nonjon en nonjon, récitant leurs fables. Aujourd'hui, les poètes peuvent rester chez eux: ils expédient leurs vers par la poste ou, s'ils sont riches, par le télégraphe. Autrement, les rédacteurs de la "Chanson de Roland" transportaient leur prose dans un baril ou dans une troussière, et l'étaient directement aux châteaux curieuses d'amour ou aux bourgeois amateurs d'herosisme. Souvent on invitait les bons "harpeurs" à chanter devant le trône des rois. Il s'ensuivait un libre échange d'idées et de sentiments entre les nations diverses de chrétienté. Les chevaliers de la Table ronde étaient aussi célèbres à l'Angleterre qu'à France, et les Normands, lesquels ont toujours voisiné avec les Parisiens, l'histoire de la littérature anglaise est amené, par la nature même de son sujet, à dire comment les habitants de la grande-Bretagne furent initiés aux joies de l'intelligence par un "gais savoir" qui venait de France. Les plus jolies pages—et les plus exactes—que j'ai jamais lues sur ce sujet, sont celles écrites par M. Jusserand au tome premier de son "Histoire littéraire du peuple anglais."

Mais, d'ira-t-on, est-il nécessaire que nous ayons acquis de pareilles notions? Certainement! Si tout un ambassadeur qui est chargé de représenter la France aux Etats-Unis d'Amérique. Et voici notamment pourquoi. Nous avons, depuis quelque temps, les oreilles rebattues d'une sorte de diction qui répartit l'univers contemporain en deux fractions inégales: d'un côté, ce qu'on appelle les "Anglo-Saxons", c'est-à-dire apparemment l'énergie des peuples forts, l'audace des races "jeunes", l'endurance des sociétés robustes, etc., etc.—d'un autre côté, ce qu'on appelle les "Latins", c'est-à-dire s'il faut en croire les mauvaises langues, la neurasthénie des peuples "décadents", l'inertie des races fatiguées, la paralysie générale des vieilles nations, et patati et patata... Les inventeurs de ce galimatias double ont eu soin de ranger classiquement les Français dans la seconde catégorie. Je serais qu'on nous les joies sympathiques de l'évolution et du "struggle for life" nous avons, paraît-il, achevé notre œuvre, nous avons, trois fois heureux si la condescendance des races "solidisant" "anglo-saxons" daigne nous accorder un congé régulier, avec une pension de retraite.

Le compte des combes, c'est qu'un certain nombre d'écrivains français se sont jetés, de très bonne foi, tête basse et les yeux clos, sur ces étranges calembredaines. Nous prétons les mains, nous-mêmes, à cette brimade. Tout ce fatras a été naïvement ramassé, recueilli, agrégé. La mode s'empara de cette logomachie: "Anglo-Saxons, Anglo-Saxons... Latins, Latins..." C'est désormais le "marte à la crème" des

lecteurs et de l'adresse à sciences, littéraires et sociales. On ne peut pas avoir un point de vue fixe sans noter ce phénomène de "pseudosaxisme", cette répétition machinale de deux mots inexpliqués et d'ailleurs dénués de sens. N'importe, dans un pays plus que tout autre de distribution de papier, qu'il y ait maintenant deux civilisations: la "civilisation anglo-saxonne" et la "civilisation latine." Comme si l'Europe de la civilisation européenne—dont l'Amérique est un magnifique prolongement—n'était pas un fait évident pour tous ceux dont le vie n'est pas engraissé par de vaines phrases.

Il est curieux de constater que, dans le langage de nos grands écrivains, un point de vue fixe n'est pas un point de vue fixe. On ne peut pas avoir un point de vue fixe sans noter ce phénomène de "pseudosaxisme", cette répétition machinale de deux mots inexpliqués et d'ailleurs dénués de sens. N'importe, dans un pays plus que tout autre de distribution de papier, qu'il y ait maintenant deux civilisations: la "civilisation anglo-saxonne" et la "civilisation latine." Comme si l'Europe de la civilisation européenne—dont l'Amérique est un magnifique prolongement—n'était pas un fait évident pour tous ceux dont le vie n'est pas engraissé par de vaines phrases.

Par exemple, un écrivain américain issu des Français de la Louisiane ou descendant des Hollandais de New York n'a aucune raison de revendiquer le titre de "Anglo-Saxon". Et, enfin, qu'est-ce qu'un "Anglo-Saxon"? Voilà ce que personne n'a jamais pu dire. An anglais, interrogé sur ce sujet à Rouen, l'autre jour, très sincèrement, qu'il n'avait jamais vu d'"Anglo-Saxon", qu'il ne savait pas comment c'était fait.

Le diplomate de haute culture et de fine élocution dont M. Jusserand recueille dignement la succession, M. l'ambassadeur Cambon, ne manquait jamais de toucher ce point, discrètement et efficacement, dans les "speeches" que la courtoisie américaine sollicitait de sa souveraine courtoisie. Les lettres d'Amérique trouvaient la confirmation de sa thèse dans les livres de notre nouvel ambassadeur.

An retour des maîtres et des docteurs qui l'ont précédé dans l'étude de la littérature anglaise, l'auteur de "l'histoire littéraire du peuple anglais" montre les traits d'union intellectuelle et morale qui, dès le commencement des âges historiques, associent la nation anglaise et la nation française dans l'œuvre commune de la civilisation. Notre "Chanson de Roland" fut chantée à la bataille de Hastings. Et enfin ceci est la principale nouveauté de cette "Histoire littéraire": l'historien a réparé une faute inexplicable de ses prédécesseurs, qui énumérant les éléments constitutifs de la nation anglaise, citèrent solennellement les "Angles", les "Saxons", les "Frisons", les "Jutes" et autres peuplades, et oublièrent, comme par magie, les Celtes, nos aïeux—les Celtes inventeurs de ces admirables légendes dont le pur reflet s'est répandu, des deux côtés de la Manche sur le trésor de la littérature idéologique. Déjà, en ces premiers temps, la culture de l'esprit humain était l'œuvre collective de plusieurs nations, noblement rivales. Déjà s'élevaient les monuments de cette littérature européenne dont les grands travailleurs de la Renaissance élargirent le domaine, et qui maintenaient, s'emparant de l'opinion universelle par tous les moyens de communication qui sont mis à son service, devient, si j'ose m'exprimer ainsi, la littérature "mondiale."

M. Jusserand est placé, mieux que personne, pour apprécier la part glorieuse qui revient à son pays dans le glorieux effort de l'intelligence humaine. Depuis une quinzaine d'années il dirige la "Collection des grands écrivains français" où ont paru le "Villon" de M. Gaston Paris, le "Rabelais" de M. René Millet, le "Maitre" de du duc de Broglie, le "Racine" de M. Gustave Larroumet, le "Saint-Simon" de M. Gaston Boissier, le "Montesquieu" de M. Albert Sorel, le "Diderot" de M. Arthur Chuquet, le "Benjamin Franklin" de M. André Hallays, "l'Alfred de Musset" de Mme Arède Bariane... Cette série, encore inachevée, composera une précieuse histoire de notre littérature nationale. Le directeur de cette collection s'est imposé à lui-même la tâche

de grouper, dans le langage de nos grands écrivains, un point de vue fixe n'est pas un point de vue fixe. On ne peut pas avoir un point de vue fixe sans noter ce phénomène de "pseudosaxisme", cette répétition machinale de deux mots inexpliqués et d'ailleurs dénués de sens. N'importe, dans un pays plus que tout autre de distribution de papier, qu'il y ait maintenant deux civilisations: la "civilisation anglo-saxonne" et la "civilisation latine." Comme si l'Europe de la civilisation européenne—dont l'Amérique est un magnifique prolongement—n'était pas un fait évident pour tous ceux dont le vie n'est pas engraissé par de vaines phrases.

Toute Femme... P. L. OUBACHE, Lm., 840 rue de Canal, CAPD'AUX PIARES, etc. etc.

LE CRESCENT, TURF EXCHANGE. Coin Douane et Royale.

J. GARLICK, L'UNIQUE AFFICHEUR.

JULES ANDRIEU, ROGHEREAU & ANDRIEU AGENT D'AFFAIRES.

CONSULAT DE FRANCE LA NOUVELLE-ORLEANS. BUREAUX, 624 rue Gravier au haut de la Banque des Citoyens.

FOUR SEPTEMBRE 1902. Ancillard, M. et Mme. Graft, famille.

LETTERS. De Mayer, Joseph Raymond, Louis signé: Le Docteur F. AMBROGI.

REGARDEZ!... PALAIS DE JOAILLERIE WEINFURTER, COIN DES RUES ROYALE ET MARVILLE.

E. J. LOUPRE, 233 rue Decatur, Articles Divers pour Epiciers, BALANCES DE HOWE.

Déménagement Temporaire au 1728 rue Joséphine. Collège Soulé, 1728 rue Joséphine.

Et se Préparer au Succès dans les Affaires. GEO. SOULE & SONS.

MALADIES NERVEUSES Guérison Certaine Sirop Henry Mure.

4 DEBOUCHES IMPORTANTS. THE TEXAS TROPIC PACIFIC RAILWAY.

Accommodement Nord du Texas. Pour le service supérieur des passagers demandés A. H. GRAYHAM, Agent des Passagers et des Billets, Grand St. Charles, 1er étage.

croire encore. La mort des parents de Harry, si foudroyante, l'avait frappé dans toute la tendresse qu'elle portait à celui-ci. Que de douleur ne devait elle pas apporter dans la vie de son fiancé pour le consolateur de l'horrible catastrophe! Et maintenant, il lui avait semblé tout naturel qu'il fut parti les rejoindre, presque en même temps, frappé par la même tourmente.

Il avait reçu pour réponse une question: "La jeune Indienne a disparu depuis deux jours: est-elle avec vous?" Ici, la famille Bruce resta stupéfaite: on eût pu comprendre, comme le supposait Nordy, que dans son impatience, la petite "sauvage" pen au courant des convenances qui régissent le monde civilisé, eût pris le train pour aller à New York chercher de plus prompts renseignements; mais alors elle eût couru tout droit chez Mme Bruce...

Le Meilleur Remède au Monde pour les Enfants au Dentition. Un Remède Ancien Mis à une Heureuse Epreuve. DEPUIS PLUS DE SOIXANTE ANS, WINSTON'S ROOTHING... Voyage ministériel: Pourquoi Pelletan n'a-t-il pas visité la maison de Napoléon à Ajaccio?

Feuilleton L'Abelle de la N. O. Calvaire d'Agnès PAR SIMON BOUBÉE. TROISIEME PARTIE. La Voix du Sang.

un Mac devant son nom pour faire croire qu'il est Ecossais, mais il est juif comme le père Abraham lui-même... Mais, en dehors des questions d'intérêt, avez-vous été contente de votre tournée? Contente et pas contente. Moi, j'ai été bien reçue partout; mais nous avions un ténor que Mac Lévy avait engagé sur la présentation de Calpestris, parce qu'il ressemblait à Dupuis des Variétés...

Même pour chanter la Belle Hélène on la Grande-Duchesse, il faut de l'organe. Pour faire un civet, prenez un lièvre... La Montelave, c'est un lapin qu'elle posait au public... Mais, il y a en du boucan... Les Napolitains, c'est les Toulousains de l'Italie... On a attrapé la Montelave et le polichinelle de l'endroit, Pulcinella, comme on l'appelle et qui est une espèce de pierrat avec un masque noir, l'a blagué dans les grands prix sur son petit théâtre...

moi, elle est engagée... dans un bar... Au lieu de nos camarades nous en avons de nouvelles... Ah! dit-elle non, par exemple! reprit Clara, j'ai vu des pelées à Constantinople et au Caire; de gros bouillottes vilaines comme tout, avec leur cachet de cire rouge sur la bobine... Ah! dit-elle non, par exemple! reprit Clara, j'ai vu des pelées à Constantinople et au Caire; de gros bouillottes vilaines comme tout, avec leur cachet de cire rouge sur la bobine... Ah! dit-elle non, par exemple! reprit Clara, j'ai vu des pelées à Constantinople et au Caire; de gros bouillottes vilaines comme tout, avec leur cachet de cire rouge sur la bobine...